

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **7 (1872)**

Heft 7

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LE RAMEAU DE SAPIN

ORGANE
du Club Jurassien
JUILLET 1872.

Belleveise 12 Juin 1872.

« Comme membre honoraire du Club Jurassien, j'ai cru
devoir témoigner tout l'intérêt que je porte à cette société en rédigeant un article
pour son journal.

« Il reforme les conseils d'un vieillard à la jeunesse sur la culture
de l'arbre le plus précieux et le plus négligé du Jura. Qu'issent ces lignes
veiller l'attention des jeunes gens à temps utile.

« Agréer, etc. ...

Luiquerez

CULTURE DU CHÊNE.

Le Rameau de Sapin est surtout l'organe de la jeunesse, aussi est-il
peut être téméraire à un vieillard de venir demander un peu de place pour
ses écrits; mais c'est l'âge qui donne l'expérience et lorsque depuis plus de
60 ans on s'occupe de sylviculture, notant toutes ses plantations, ayant
un registre d'état civil laïque pour des milliers d'arbres attachés,
plantés, greffés, cultivés par ses seules mains, on finit par acqué-
rir des données intéressantes qui peuvent guider la jeunesse
sur le même sujet. Traitions d'abord de la culture du chêne, ce
roi des forêts du Jura, ce souverain qu'on abat sans miséricorde
et dont on vend la dépouille sans savoir s'il y en aura
d'autres pour le remplacer et pour satisfaire aux besoins des
après-venants. Ce végétal précieux pour la qualité pres-
que incorruptible de son bois, va devenir de plus en plus rare, si la
jeunesse ne s'occupe pas prochainement de sa culture. On dit que le
chêne ne croît que lentement et qu'il faut des siècles pour qu'il atteigne
toute sa grandeur. Ce dit-on n'est vrai que pour sa seconde
partie. Le chêne peut en effet croître et végéter pendant quatre
à cinq siècles; mais il lui faut infiniment moins de temps pour
arriver à des dimensions respectables et pour obtenir une grande
valeur. Nous avons un chêne de 87 pieds de hauteur et de 21
pieds de circonférence à 3 pieds au dessus du sol. Sa première
bille longue de 20 pieds sur 6 pieds de diamètre moyen, cube
565 pieds et la cime donnerait encore des billes de bonne

dimensions. Or cet arbre a environ 300 ans en le comparant à ses voisins dont nous donnerons tantôt l'histoire.

Tous avons compté les cercles indiquant l'âge de plusieurs chênes de fortes dimensions; nous leur avons trouvé une longévité de 100 à 200 ans. Ces arbres avaient été vendus sur pied, au hasard, de 100 à 200 francs l'un et, sur un grand nombre j'ai pu constater que la croissance annuelle était allée à un franc et même plus. En France on estime que le peuplier coûte pour un franc par an; voici un exemple.

Dans la dernière semaine de 1813, lors de l'arrivée des alliés, des Autrichiens avaient abattu au bord de la route de Dillmont à Châte, en face de la maison de mon père, un gros peuplier pour se construire un corps de garde. Un printemps suivant un de mes frères et moi coupâmes une branche de ce peuplier pour en faire un bâton qui fut ensuite fiché en terre près de la fontaine devant la maison. Aujourd'hui 1872, après 58 ans, ce peuplier, de l'espèce indigène ou noire, a 93 pieds de hauteur, 28 pouces de diamètre à 6 pieds au-dessous du sol et plus de 10 pouces à 40 pieds de hauteur. Il valerait ainsi plus de 110 pieds et au prix de 40 centimes le pied cube, il vaudrait, pour cette première bûche, 44 francs et encore au moins une boise de branchages estimée à 15 fr. soit 59 francs tout au moins. C'est donc une croissance d'un franc par an. Plusieurs autres peupliers que j'avais plantés m'ont donné des résultats pareils; mais de toutes les variétés de cette essence, c'est le peuplier du Canada qui est le plus productif. J'en ai planté comparativement plusieurs, le même jour, dans le même terrain, tous pareillement âgés et enracinés avec des peupliers d'Italie, et ceux du Canada ont la hauteur de ces derniers et au moins $\frac{2}{3}$ de plus d'épaisseur. La qualité du bois est également préférable.

On a vu des chênes donner 15 boises de bois et de ces gros sapins de pâturage arriver au même produit, mais alors leur âge est égal à celui des chênes.

Chez nous les chênes séculaires sont comme les patriarches des temps bibliques, leur âge va en décroissant à mesure que les hommes deviennent plus civilisés ou industriels. Quand on est trop pressé de vivre on use plus vite.

En l'année 1628, au rapport d'un de nos chroniqueurs suisses, le vin fut peu abondant et fort mauvais, même sans la participation des marchands. Mais par contre les pourceaux eurent une riche pâture parce que les chênes eurent beaucoup de glands. Les geais, les corbeaux se trouvaient bien de cette abondance et, en être pressoyants, ils en firent des provisions en maints lieux pour les retrouver dans la saison des frimas. Les souris leur en volaient bien quelques-uns, d'autres furent oubliés dans leur cachette, et quand celle-ci se trouva dans la mousse humide, on en vit sortir, au printemps suivant toute une légion de chéneaux. Un de ces nouveaux-nés de 1629 tendit sa petite tête au soleil fort humblement entre quelques broussailles, dans un pâturage négligé, quoique très fertile. Il enfonce tout doucement sa racine pivotante dans l'humus, puis dans des terres plus substantielles et la fit pénétrer jusque sur le terrain lias qui formant le sous-sol de ce pâturage de Bellerive.

Une fois le pivot bien assis et puisant les sucs d'un terrain frais et profond, on vit s'élever chaque année la tête de la jeune plante. Elle resta quelque temps au niveau des aubépines qui croissaient près d'elle sans se disputer les rayons bienfaisants du soleil. Les épines mêmes la protégeaient contre la dent du bétail ou contre le couteau du passant disposé à couper cette belle tige pour en faire un manche de fouet ou un bâton. Dans sa jeunesse le chéneau échappa de la sorte aux Suédois et aux Croates qui tour à tour occupèrent notre pays et qui souvent parcouraient les campagnes pour voler du bétail et piller les jolies villageoises. Mais tous ces mauvais soudards passèrent et disparurent comme les feuilles que dispose le vent d'automne et en l'an 1662, le chêne, déjà âgé de 33 ans, avait une épaisseur de 10 pouces suisses ou de trois décimètres.

Jusqu'à là le jeune roi des forêts avait vécu paisiblement avec ses sujets: si ceux-ci l'avaient entouré de leurs rameaux épineux et protecteurs, s'ils lui avaient servi de gardes-de-corps, le moment était arrivé où l'ingrat souverain allait leur ravir toutes leurs libertés; une de ses robustes branches enleva d'abord le soleil du matin à une aubépine; une autre intercepta ceux du midi qui faisaient fleurir un églantier.

le mûrier sauvage n'eut plus de soleil pour mûrir ses fruits noirs et luisants, tous ne produisirent plus que des fleurs pâles et sans odeur et celles-ci ne donnèrent plus de fruits. Alors ces arbustes dépérissent l'un après l'autre et le tauréan au regard farouche put s'approcher du chêne pour y frotter son fanon; la génisse écaillée vint en bondissant y gratter sa tête et laisser sur l'écorce la marque de ses cornes noires et aiguës. Mais l'arbre ne craignait plus leurs attaques et à son tour il couvrait de son ombrage ses anciens ennemis; il les garantissait même de la pluie sous son épais feuillage.

Au bout d'un siècle le chêne eut quatre pieds de diamètre; fier et majestueux, il se dressait au milieu du pâturage boisé dominant tous les autres arbres et paraissant braver les tempêtes et les vents, mais il avait compté sans les caprices de l'hiver; une gelée tardive ou peut être trop hâtive intercepta sa sève à tel point que pendant un espace de 30 ans il ne fit guère que sécher. Son ombier prenait à peine deux ou trois lignes d'épaisseur; ses pousses annuelles n'avaient que quelques lignes de longueur et il ne reprit de vigueur qu'en 1737, lorsque tout le pays se révoltait aussi pour la liberté et battait courageusement contre une cour épico-princière qui cherchait à absorber toutes les libertés du peuple. Tous ne savent si sous ce chêne il y eut alors des assemblées populaires comme sous celui qui croissait près d'une des portes de Porrentruy; mais vers le même temps il est certain qu'un charretier embourba sa voiture dans un torrent voisin, qu'il jura, cria, pesta et battit si fort ses chevaux que ceux-ci rompirent leurs traits. Il pleuvait sans doute, car ce gros oïse manant se réfugia sous le chêne et déposa entre deux racines les bouts de chaîne de ses traits brisés. Il les oubliâ en partant, mais les racines de l'arbre gênées dans leur croissance par ces morceaux de fer, poussèrent à l'entour, les enveloppèrent successivement et finirent par les cacher dans le bois même de l'arbre.

En 1792 il avait plus de 5 pieds de diamètre; son ombrage aurait pu couvrir toute une compagnie de soldats et cependant il ne vit point de scènes guerrières se passer près de lui. Depuis trois siècles le manoir féodal de Soglières était démantelé et désert; les chercheurs de trésors seuls allaient encore visiter ses ruines abandonnées, et c'est ce que firent quelques-uns de ces fiers républicains logés au village, qui le gouda si vite ne pouvaient pas se leur-loir à l'auberge, jurant et maugréant d'être cantonnés si loin du Rhin où se battaient leurs frères; ils rôdaient dans les fermes voisines où l'on faisait de l'eau de cerises renommée et ils se couchaient sous le chêne quand la liqueur leur donnait par trop à la tête et aux jambes.

Ainsi que l'homme le plus robuste arrive à un âge où ses cheveux grisonnent, de même le chêne commença alors à avoir quelques branches sèches. Les oiseaux les trouvaient commodes pour s'y percher et décausiez au loin le danger ou une proie. Des vers s'abritaient d'abord sous son écorce, puis s'enfonçaient dans l'ambier et dans le bois le plus sain; alors arriva le pic vert qui flairant une pâture se mit à frapper de son bec aigu le côté opposé de la branche pour effrayer l'insecte et l'engager à sortir de son trou. Revenant alors rapidement vers l'ouverture, il y enfonçait sa langue longue et visqueuse et en retirait sa proie. Quand la pourriture eut atteint le cœur de la branche ce même pic avisa d'y établir sa nichée. Frappant à coups redoublés contre ce bois dur et sonore, il en fit voler des éclats, travailla, piocha et s'en donna tellement pendant plusieurs jours, qu'il perça ce bois si dur et si résistant et finit par arriver jusqu'au cœur. Il débâta la pourriture, la remplaça par de la mousse, des brins d'herbes et des plumes et y déposa ses œufs verdâtres. Le coucou tenta vainement de venir les sucer et d'y déposer son œuf unique. Le pic au regard farouche le mit bientôt en fuite et éleva sa famille qui en reconnaissance de l'abri que lui avait fourni le chêne, revint chaque année s'y loger de nouveau.

Placé dans un bas-fond l'arbre se croyait peu exposé à la foudre. Il l'entendait gronder sur les montagnes environnantes; l'électricité brisait bien le hêtre et les sapins sur les collines, mais elle ne descendait pas dans le vallon. Mais qui peut expliquer les caprices du feu électrique? Franklin lui-même a-t-il complètement à le détourner? Or, un soir d'orage de l'année 1815, le tonnerre grondait sur la vallée; un gros nuage noir passa sur la tête du chêne; un éclair jaillit un bruit de feu brisa une branche de l'arbre et alla fracasser un autre gros chêne croissant à cent pas de là dans un lieu encore plus bas. Trois fois durant la même été la foudre s'acharna sur cet arbre,

Le mutilé, le brisé et le réduisit en pièces tandis que notre chêne n'eut qu'une seule branche cassée.

Un empirique du voisinage prétendit que cet arbre était charmé et peut être était ce personnage qui, faute de confiance dans les médecins et les vétérinaires avait percé un trou dans la racine du chêne, tout près des bouts de traits oubliés par le charretier y avait introduit une racine chevelue de mandragore, de la vervaine, des baneos, né l'aucier et autres objets que nous n'avons pas pu reconnaître. Le trou fut recouvert avec une cheville de bois et l'aubier et l'écorce ne tardèrent pas à recouvrir le sortilège. Cette racine avait-elle une action attractive pour que plus d'un chasseur y ait envoyé des balles de fusil ou de carabine ?

Toutes ces attaques partielles étaient reçues avec mépris par le colosse ; vainement un lierre vigoureux essayait de l'étreindre de ses bras tortus, d'envelopper son tronc rugueux, de se tortiller autour de ses branches, de monter jusqu'à sa cime. Le roi des forêts ne se ressentait nullement des efforts de cette plante parasite ; le danger pour lui ne venait point de toutes les causes précédentes.

En l'an 1859, lorsque l'arbre eut atteint sa deux cent trentième année lorsque sa souche eut un diamètre de passé sept pieds et que ses grosses branches sèches devenaient d'autant plus nombreuses, on pensa qu'il était parvenu à la période d'une prompte décroissance. On supputa combien il pourrait donner de traverses de chemin de fer, de poutrelles, de madriers, de bois de merrain, de toises de bois à brûler, de quintaux d'écorce de tannerie, de cents de fagots et enfin de paniers de copeaux. Plutôt que de voir l'arbre périr de vétusté et sans consulter suffisamment son tempérament on résolut de l'abattre et d'en tirer parti à temps utile. Alors six hommes munis de pioches et de haches l'abordaient à 7 heures du matin, creusaient, fouillaient le sol, coupèrent les racines, entamèrent la souche, et s'en donnaient tant qu'à 4 heures du soir ils regardèrent de quel côté allait tomber le colosse. Jusqu'à là il était resté inbranlable et il semblait ne pas s'apercevoir des efforts qu'on faisait autour de sa base.

Les ouvriers croyaient que sa souche était consumée par la pourriture et lui se sentait sain jusqu'à la moelle. Les premiers rencontraient les balles de plomb, le trou au sortilège, les chaînes oubliées par le charretier, le tout entouré de bois vert et sain et pas un pouce de pourriture. Alors leurs efforts redoublaient, les haches retombaient en cadence, coupaient et tranchaient dans le vif. Agenouillés, courbés, les coupeurs s'enfonçaient de plus en plus dans la souche ; ils diminuaient son épaisseur à vue d'œil, mais le chêne était si droit si fermement assis qu'il semblait ne devoir jamais pencher et tomber sur le flanc. Enfin un premier craquement se fit entendre. Un trepaillement courut depuis la souche jusqu'à la cime de l'arbre, sa couronne de verdure s'agita, un second déchirement retentit, puis le colosse se pencha vers le nord et s'abattit lentement avec un fracas épouvantable ; des branches monstrueuses se brisaient et leurs éclats volaient au loin. La commotion de l'air ébranla tous les arbres voisins, le sol fut effondré et les coupeurs eux-mêmes s'étonnèrent de leur ouvrage, tandis que les échos des montagnes répétaient le bruit de la catastrophe.

Ainsi que la balsaie une fois harponnée et sans vie est attachée au flanc du navire qui lui fait la chasse et se voit aussitôt assaillie par cent bras qui la déposent et la coupent en morceaux, de même le chêne fut à l'instant attaqué par douze hommes qui l'écorcèrent, le scièrent et le coupèrent pour les divers usages auxquels il était destiné. Malgré l'immensité de sa chute et de ses mutilations, le colosse semblait conserver un reste de vie qu'il témoignait par des soubresauts chaque fois que les coupeurs attequaient une des branches sur lesquelles il s'appuyait. A chaque coup de hache il faisait entendre un craquement menaçant qui mettait en fuite ses agresseurs. Mais tant de haches acharnées à sa perte le réduisirent enfin à l'état d'une souche inerte, pelée, dénudée, n'ayant plus que deux grosses branches s'élevant vers le ciel, comme les bras d'un mourant qui implore miséricorde.

A la vue de cette souche si saine et si vivace, nous avons eu regret de l'avoir condamnée trop tôt et cette erreur nous fera garder plus longtemps quelques-uns de ses contemporains non moins grands et robustes, en même temps que nous donnerons plus de soins à leurs nombreux descendants.